

L'intraduisible, une forme de résistance

LE MONDE DES LIVRES | 15.10.2015 à 09h05 • Mis à jour le 15.10.2015 à 09h09 | Par Nicolas Weill (journaliste

/nicolas-weill/)

Zones de traduction. Pour une nouvelle littérature comparée (The Translation Zone. A New Comparative Literature), d'Emily Apter, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Hélène Quiniou, Fayard, « Ouvertures », 416 p., 26 €.

Et si la traduction devait renoncer à l'un de ses principes de base, tordre le cou à l'idéal de fidélité au texte source et même rejeter la notion d'original dans un monde où tout serait devenu traduisible ? Et si la mondialisation du langage, qui profite à quelques idiomes dominants (l'anglais, le mandarin, l'arabe, le français...) au détriment de tous les autres, voués à l'extinction ou à la marginalisation, recelait une volonté de puissance, une « ombre des luttes de classe, de religion et d'ethnie » menaçant « l'utopie d'une traduction plurielle » ? Et si l'humanisme des philologues juifs allemands, réfugiés en Turquie dans les années 1930, comme Leo Spitzer ou Erich Auerbach, qui inventèrent la « littérature comparée » sur le postulat de la traductibilité absolue s'inversait en cauchemar avec l'uniformisation des langues et des cultures ?

Telles sont les pistes stimulantes qu'aborde *Zones de traduction*, livre riche, touffu, souvent saturé de références, d'Emily Apter, professeure à l'université de New York dans le département de français. L'histoire qu'elle reconstitue commence donc avec celle des opposants intellectuels au nazisme qui s'efforcent, dans leur exil, de reconstruire un humanisme occidental sous forme de bouteille à la mer. Alors que l'Europe des années 1930 s'enfonce dans le culte de l'autochtonie et de l'origine, la traductibilité et la perméabilité des cultures du Vieux Continent sont célébrées à Istanbul par le majestueux voyage autour la notion de « réalisme » qu'est *Mimésis* (1946 ; Gallimard, 1968), du critique allemand Erich Auerbach (1892-1957). Un itinéraire qui va de Pétrone à Virginia Woolf en passant par Flaubert, Dante, Cervantès, Luther, et autres, et confère à la traduction son statut de « zone de conflit » dès lors qu'elle sert à défier un Etat-nation radicalisé à l'extrême par le fascisme.

« Le monstre à terrasser »

A l'autre bout de cette histoire, c'est-à-dire aujourd'hui, dans une ère « post-nationale » ou « post-coloniale », « le monstre à terrasser au nom d'un Internet multilingue, c'est la nouvelle lingua franca hébergée dans une machine de Turing », estime Emily Apter. Le « netlish » (anglais du codage informatique) offre ainsi une caricature de l'idéal de langue scientifique universelle. Les multinationales ou les géants d'Internet sont assez puissants pour s'introduire dans la langue (« googliser », « tweeter », etc.), jusqu'à façonner l'argot des jeunes Japonais. Il y a donc urgence à redonner du lustre à l'intraduisible comme forme de résistance, suggère l'auteure. Sous l'inspiration de Walter Benjamin (1892-1940), Emily Apter propose, dans les pages les plus denses de son essai, qu'on cesse de penser la traduction en termes de « reproduction », nécessairement inférieure à l'original. Ce que le traducteur assure est en réalité la « survie » du texte traduit. Sa tâche consiste plutôt à reconstituer un écrit sur le modèle du génome humain, par clonage...

D'où l'intérêt communicatif d'Emily Apter pour les « pseudo-traductions » (des œuvres se prétendant issues d'originaux en réalité inexistantes), comme les *Chansons de Bilitis*, de Pierre Louÿs (1894), attribués à une prétendue poétesse du VI^e siècle, ou les poèmes de la Japonaise fictive Marichiko, nés intégralement sous la plume du traducteur des langues asiatiques et poète libertaire américain Kenneth Rexroth (1905-1982). D'autres formes de « luttes » sont proposées, à l'exemple de l'écrivain franco-américain Eugène Jolas (1894-1952), éditeur de Joyce, qui construisit une poésie délibérément plurilingue. On aurait pu tout aussi bien évoquer l'insertion systématique de mots hébreux dans la langue allemande en guise de pierres tombales pour les juifs assassinés, pratiquée

par Paul Celan (1920-1970).

Sensible à l'idée d'un espace francophone où la production française hexagonale serait « provincialisée » et où les littératures d'Afrique et des Antilles joueraient à parts égales, Emily Apter passe au peigne fin les débats qui tournent autour de la « créolisation ». Que celle-ci signifie une renonciation au langage du colon ou un métissage généralisé du « tout-monde », elle est une arme dans l'arsenal de cette guerre linguistique, dont ce livre important ouvre les portes.

Lire aussi : André Markowicz : traduire c'est partager (livres/article/2015/10/15/andre-markowicz-traduire-c-est-partager_4789726_3260.html)

Lire aussi : « Il faut lutter contre la domination de la langue mondiale » (livres/article/2015/10/15/pascale-casanova-il-faut-lutter-contre-la-domination-de-la-langue-mondiale_4789719_3260.html)